

## Le Psychopompe – Au théâtre ce soir.

Dans un de ses nombreux essais, l'obscur et génial J.T. Burnes, grand penseur et illustre sujet de sa majesté, écrivait à propos de ses contemporains :

*« [...] L'idiot est un animal grégaire, qui reste sans danger tant qu'il est isolé de ses semblables. Malheureusement, le pas qui sépare la stupidité bénigne de l'abruti solitaire de la crétinerie malsaine des masses est aisément franchi dans l'environnement propice des capitales, métropoles et autres quartiers de grands ensembles. La bêtise s'exprime déjà avec plus d'ampleur dès lors qu'un idiot rencontre un autre idiot et se trouve donc en position d'échange, périlleuse situation s'il en est. Imaginez le risque potentiel, exponentiel, que présenterait un trio, un quatuor, une assemblée de pauvres d'esprits !*

*On se plait à évoquer l'intelligence de groupe lorsqu'il s'agit de décrire la communication et la collaboration naturelles de certains insectes au sein d'une colonie. Je dis qu'il faut parler de niaiserie des foules si l'on tient à décrire ce courant d'ineptie dévastatrice qui parcourt à la vitesse du son les troupes murmurants et frémissants des badauds agglutinés.*

*Plus l'événement fédérateur qui a réuni les curieux est annoncé comme extraordinaire, plus la foule est dense, semblable à une mer grosse des vagues de son insanité, plus les ravages causés par les lames de fond et tsunamis de l'idiotie paraissent immenses et définitifs.*

*Qui n'a jamais vu, à l'issue d'une rencontre sportive, un stade bondé se muer en gigantesque champ de bataille ? Qui n'a jamais vu, l'écume aux lèvres, des dizaines de milliers de petits soldats peints de couleurs criardes et dégoulinantes de sueur, autant de gladiateurs ivres au torse dénudé, scandant dans un même élan hystérico-patriotique des insultes proférées, répétées, amplifiées en un immense rugissement par la gueule monstrueuse de la foule, s'empoigner, se déchirer, se piétiner et se tuer au nom de... l'esprit sportif ? Pourtant, le paroxysme de ce phénomène est atteint dans des circonstances bien moins spectaculaires mais tout aussi dramatiques, loin des canettes vides projetées sur un gardien de but malheureux, des bannières déployées, des hymnes nationaux, des chants de victoire éruptifs et des écharpes bigarrées. [...] »*

J'ai pu mesurer à quel point il avait raison, un jour où le devoir m'appela sur les lieux d'un incendie.

C'était un mercredi, en fin d'après-midi. La petite troupe de comédiens qui devait donner dans une semaine sa première représentation de « La Dame de chez Maxim », de Feydeau, venait de se mettre en place pour la séance quotidienne de répétition. Aujourd'hui, acte II, scène 5 : la Môme, le duc, puis Petypon.

La veille, le jeune metteur en scène avait été passablement excédé par le manque d'enthousiasme évident dont sa môme faisait preuve.

- C'est pourtant pas compliqué, dit-il. A ce moment-là, tu es assise sur la chaise, face à la bergère. Le duc hésite, il ne sait pas comment réagir, alors tu l'attires fermement à toi et tu l'assoies sur tes genoux. C'est difficile, ça ?

La jeune femme n'osait pas répondre que le « duc » était bien trop gras et lourd pour ses pauvres cuisses et qu'elle souffrait le martyre chaque fois qu'il s'y laissait tomber avec toute la grâce d'un lion de mer asthmatique. Alors, on reprenait la scène, inlassablement, jusqu'à ce que chaque geste, si douloureux fût-il, passe aux yeux du metteur en scène, comme du futur spectateur, pour un exercice des plus aisés.

- Ok, criait le jeune homme assis au premier rang, maintenant, tu écoutes bien ce que je te dis : tu lui passes le bras droit autour des jambes. C'est bon ?... voilà. Le bras gauche autour du corps. Non, plus haut... Oui, tu lui tiens le bras à la hauteur du biceps. Arrête de rire, Jean-luc, elle a déjà assez de mal comme ça !

La jeune femme faisait de son mieux, concentrée et souffrant en silence, contorsionnée avec application, mais la posture ne lui convenait vraiment pas. C'est lorsqu'elle dut commencer à « *bercer [le duc] comme une nourrice* », selon les termes de l'auteur, que la catastrophe survint.

Chargée de son vaste duc, qui pesait sur sa poitrine comme un animal mort, la pauvre partit en arrière, entraînant dans son mouvement la chaise sur laquelle ils étaient tous deux assis et dont un pied céda sous le poids. L'ensemble, jambes en l'air et pédalant dans le vide pour retrouver un équilibre définitivement enfui, heurta violemment de la tête le pied ouvragé d'un guéridon à plateau de marbre sur lequel un magnifique chandelier devait éclairer faiblement cette partie de la scène. Le metteur en scène avait insisté pour que les chandelles fussent vraies, refusant de les remplacer par des imitations électriques, et qu'elles fussent présentes et allumées à chaque répétition. Ce fétichisme de la bougie fut fatal à la pièce et au théâtre tout entier. Le guéridon s'inclina sous le choc. Le chandelier glissa inexorablement et effleura – si peu – le rideau noir qui constituait le fond de la scène côté jardin en l'absence du décor définitif. L'étoffe s'enflamma aussitôt, départ d'un feu qui s'étendit rapidement jusqu'aux cintres, pendant que le guéridon et son chandelier finissaient de s'écraser avec fracas sur le plancher.

Je me posai sur le bord d'un toit proche, rue Marivaux, et observai patiemment la place Boieldieu. L'heure n'était pas encore venue pour moi d'intervenir. En bas, cependant, le spectacle se mettait en branle : d'épaisses volutes d'une âcre fumée grise commençaient à s'échapper de l'entrée du théâtre, d'où sortirent précipitamment six personnes, toussant, crachant, les yeux larmoyants, les joues fardées de cendres. L'une d'entre elles, un cinquantenaire dodu que je reconnus comme le concierge de l'édifice, possédait encore assez de souffle pour crier au feu à pleins poumons. Tandis qu'il s'égosillait, j'entendis au loin la plainte déchirante d'une sirène annonçant l'arrivée imminente des soldats du feu. Le décor et les acteurs allaient bientôt être en place, il ne manquait que les spectateurs.

Ah ? Non, les voici : parmi la foule de piétons qui déroule ses larges rubans en flot continu dans les rues Favart et Marivaux, marchant, courant, qui vers le Métro, qui vers les commerces environnants, quelques spécimens moins préoccupés remarquent l'événement, s'arrêtent sur la place, regardent. Du trottoir, par-delà la circulation automobile qui ne tardera pas à être coupée par les autorités, ils regardent le dos des six rescapés aux bras ballants, qui eux aussi, les yeux perdus, rougis, regardent. Plantés sur les marches, trop près du feu, ils regardent leur théâtre, leur lieu de travail, un peu de la vie de chacun, qui se consume et s'envole en fumée, dans les claquements et les craquements sinistres des matériaux soumis aux langues affamées de l'incendie.

Une toute petite dame, ratatinée, la peau talée, fripée, les cheveux rares et blancs, le visage dur et marqué par la vie, se posta à la droite d'un jeune ingénieur en costume, l'oreille collée au téléphone. La dame tirait un panier roulant de toile rouge qui paraissait plus grand qu'elle, tant elle était voûtée par le poids des ans. Il furent rapidement rejoints par d'autres passants, qui s'alignèrent progressivement face à la scène du drame, en rangs serrés, jeunes femmes en petits hauts roses, vieux messieurs au crâne dégarni, les yeux écarquillés, tous, et la mâchoire tombante, captivés. Puis les pompiers sont arrivés et tout est allé très vite.

Ils ont fermé l'accès à la place des deux côtés, placé leur camion en travers de la route, son gyrophare éclaboussant les façades alentours d'une lumière bleue sinistre. Ils ont crié des ordres, déroulé les lances, pénétré dans l'enceinte embrasée du théâtre. Une ambulance s'est garée. Les médecins ont pris en charge la troupe de comédiens, les ont enveloppés dans des couvertures isothermiques chatoyantes. La police a défini un périmètre de sécurité tout autour du théâtre. Mais les curieux se pressaient de plus en plus, s'amoncelaient, occupaient tout l'espace au-delà. Ils se comptaient par centaines à présent. De mon poste d'observation, je percevais le brouhaha confus des conversations émanant de la masse, de temps à autre couvert par la voix péremptoire d'un agent exigeant qu'on reculât, qu'on circulât, qu'on laissât enfin travailler les secours.

Le soir descendait sur le quartier, le feu qui rugissait illuminant la place d'une torride clarté orange. De vastes bouffées de chaleur atteignaient les badauds dont le front s'emperlait de transpiration. A l'intérieur du bâtiment, les pompiers faisaient face à l'enfer, combattaient les flammes et fouillaient la fournaise à la recherche d'autres occupants. Les vitres explosaient aux étages supérieurs, tandis que l'incendie progressait vers le toit. Les habitants des immeubles attenants au théâtre, évacués par les forces de l'ordre, se mêlèrent à la foule déjà compacte des spectateurs. Les commerçants voisins baissaient les rideaux de fer de leurs vitrines. Le temps semblait suspendu dans cette atmosphère étouffante. On aurait pu croire que toute la ville était venue ici célébrer la Saint-Jean. Je décidai de survoler cette mer grouillante d'humains en attendant l'appel du devoir. Jusqu'ici, aucune victime n'était à déplorer.

A l'avant, le ton montait entre la police et quelques jeunes que la chaleur et l'excitation rendaient belliqueux :

- Reculez ! hurlait un gardien de la paix, à peine plus âgé que le garçon mince qu'il repoussait tant bien que mal. Vous n'avez rien à faire ici, veuillez circuler !
- C'est toi qui va m'empêcher de rester ? répondait le jeune homme hilare, encouragé par les hululements de joie de ses camarades.

Il cracha sur le jeune policier, l'atteignant en pleine face. Celui-ci brandit son bâton dans l'intention d'effrayer les agitateurs, mais des mains avides le saisirent et sa situation eût été critique sans l'intervention rapide et efficace de ses collègues. Trois individus furent interpellés, menottés et emmenés immédiatement à bord du fourgon.

Plus loin, une femme d'une trentaine d'années tenait par la main une fillette terrifiée qui pleurait à chaudes larmes.

- Arrête de brailler, Emma, gronda la mère, serrant plus fort la main de sa fille. Regarde comme les pompiers sont courageux. C'est cela qu'on appelle des héros !

Et la fillette ne l'écoutait pas, pleurait de plus belle, tentait de s'éloigner, de fuir le bruit et les images clignotantes du drame qui se jouait devant elle. Où était sa poupée ? C'était l'heure des dessins animés à la télévision, pourquoi maman ne voulait-elle pas rentrer ?

A deux pas, le jeune cadre en costume avait desserré sa cravate et, le portable toujours collé à l'oreille, il était obligé de hausser la voix pour se faire entendre de son interlocuteur.

- Tu rates quelque chose, c'est du délire ! criait-il, le visage radieux. Il y a du monde partout, des flics et des pompiers dans tous les sens, on se croirait à un concert au Zénith ! Et je te raconte pas la chaleur qu'il fait ici !

Par la rue Favart, une équipe de journalistes de France 3 tentait vainement de se frayer un chemin, caméra sur l'épaule, poussant du coude pour être la première à couvrir l'événement.

- Je vous assure, disait une dame âgée aux cheveux roses, l'air outré, des cerises à plus de dix euros le kilo ! Mais dans quel monde vit-on !

Un pickpocket en profitait pour parcourir furtivement l'assemblée, glissant insensiblement la main dans la poche d'un veston, fouillant longuement le cabas d'une jeune femme attentive au spectacle, volant dans un blouson de cuir un cran d'arrêt et un billet de cinq euros plié avec soin.

A travers la fumée, une silhouette se dessina soudain. Un pompier au casque d'or rutilant jaillit de l'entrée béante du théâtre, puis deux, puis trois, sous les hurras et les applaudissements d'une assistance déchaînée. Derrière eux, l'incendie semblait avoir perdu son intensité. Le premier pompier criait quelque chose, mais le bruit formidable de toutes ces bouches vibrantes empêchait quiconque de le comprendre.

Je crus voir ses lèvres former les mots suivants : « Barrez-vous » « Dégagez », ou peut-être lançait-il, à l'attention de ses collègues, « Amenez-vous, c'est dégagé » ? Je ne le sus jamais.

La masse mouvante des curieux commença à pousser vers l'avant, débordant le cordon de policiers. Le pompier continuait à crier des mots inaudibles qui se noyaient dans la clameur fantastique.

L'explosion fut terrible. Un système vétuste de chauffage au gaz en était la cause. La déflagration fit trembler le quartier sur des kilomètres carrés. Les débris du théâtre fusèrent à travers la place, détruisant au passage les façades des immeubles voisins, au-delà des rues Favart et Marivaux. L'onde de choc souffla des centaines de vitres dans les rues Saint-Marc et Grety, la rue d'Amboise et le boulevard des Italiens.

Tout autour du théâtre, le souffle destructeur faucha les vies comme autant d'épis de blé. Les membres arrachés volèrent en tous sens, les cadavres méconnaissables s'envolèrent, désarticulés, s'amoncelèrent, s'entremêlèrent, retombèrent au petit bonheur, maculant les ruines de sang et de chair calcinée. En quelques fractions de secondes, plusieurs centaines d'existences venaient de prendre fin. Devant les ruines fumantes du théâtre, les ruines fumantes des véhicules de secours gisaient comme des autos miniatures délaissées par un enfant monstrueux. Tandis que, lentement, la fumée, la poussière, les lambeaux de tissus, de papier encore brûlant et de verre fondu retombaient tout autour de moi, des nuées d'oiseaux noircirent le ciel, venant de toute part accomplir comme moi leur devoir.

Au milieu des morts, quelques rares survivants gémissaient, tous blessés, beaucoup condamnés.

Au-dessus de chaque cadavre se dressait l'image translucide de ce qu'il avait été encore quelques minutes plus tôt. La blancheur de ces âmes à nu contrastait avec les ténèbres environnantes. Toutes se tenaient debout, certaines regardant, l'air égaré, tout autour d'elles, ne reconnaissant rien. La dame tenait toujours par la main la petite fille qui ne pleurerait plus, désormais. L'homme portait toujours la main à son oreille d'un geste machinal, mais de son téléphone, il devait rester bien peu. Le prix du kilo de cerises ne préoccuperait plus cette autre dont les cheveux à présent blancs comme neige lui seyaient bien davantage.

Lentement, le public quitta la place, chaque spectateur précédé de son guide, chacun dans une direction différente, marchant vers l'inconnu.

Et là-bas, près des portes du théâtre, les âmes des artistes se tenaient main dans la main, saluant leur triomphe.

*Droits de reproduction et de diffusion réservés*

*© Merlenoir / Thierry Sonnet*